

Jean-Jacques Rey : [www.jj-pat-rey.com](http://www.jj-pat-rey.com)

# Les Jonquilles du boucher

Par Roger-André Halique  
[www.poesiehalique.com/](http://www.poesiehalique.com/)

*12 novembre 2011*



*à la mémoire des poilus de 14-18*

En ce début avril 1916, il avait neigé les jours précédents. Une vingtaine de fantassins tenait une casemate à l'entrée d'une « creute », une sorte de grotte qui servait d'entrepôt de munitions sur la ligne de crêtes du Chemin des Dames. A quelques centaines de mètres de là, les rescapés de leur bataillon se terraient à l'intérieur d'un fort qui, vu de l'extérieur, avait l'apparence d'un sous-marin bloqué au milieu d'une tempête figée dans des vagues d'écume blanche et terreuse, creusées par les trous d'obus et les vestiges des tranchées sur lesquelles flottaient encore les cadavres des soldats du dernier assaut.

L'attaque avait eu lieu deux jours avant sur le coup de midi à l'heure de la soupe, précédée d'un tir d'obus de gaz toxique. Les hordes de soldats allemands tels des robots avaient déboulées sur eux. Leurs masques blancs à gaz sur les visages leur donnaient l'apparence de têtes de morts aux yeux énucléés. Dans un déluge de fer et de feu, ils avaient obligé les Français à reculer.

Les positions furent reprises au matin par le bataillon après une nuit d'épouvante illuminée par les fusées jaillies comme des comètes au-dessus des fumées des explosions. Les tranchées en avaient été bouleversées. Les quelques troncs d'arbres encore debout, noircis et déchiquetés par la mitraille, pendaient comme des squelettes de marionnettes. Au-delà des barbelés, betteraves éclatées, abandonnées aux bords des sillons après le passage de l'arrachoir, mêlés à la terre, les morts étaient restés éparpillés sur le sol labouré du champ de bataille, balayé par une brise qui sentait le soufre et la charogne.

A l'intérieur de la grotte, l'air était irrespirable. Faute de charbon, les fantassins tremblaient de froid dans leur capote humide. De temps en temps des explosions de tirs d'obus jaillissaient en gerbe contre le remblai transformant les hommes de garde dans leur tranchée en des statues d'argile. Nombreux avaient retiré leurs masques. Depuis plusieurs jours déjà l'odeur des macchabées ne les faisait plus vomir. Près de l'une des sorties abritée par une guitoune de fortune recouverte de rondins et de branchages s'ouvrant sur une tranchée, au centre d'un rempart de camarades, quatre soldats étaient assis sur des billes de bois, autour d'une caisse vide de munitions qui leur servait de table à leur jeu de cartes. Conscients des risques qu'ils prenaient, fatalistes, endurcis par l'omniprésence de la mort, ils s'étaient trouvé ce moyen pour stigmatiser leur angoisse.

- Garde à vous ! Fit le caporal Vacher, se dressant brusquement. Il venait d'apercevoir son capitaine qui venait vers eux dans le contre-jour du boyau qui les reliait au fort.

Le Capitaine de Bolieux portait toujours des gants blancs. Officier de carrière de père en fils, d'une généalogie engagée par tradition familiale dans des guerres successives. Pour ne pas faire moins que ses ancêtres, il revendiquait comme un privilège le devoir de mourir, s'il le fallait à la tête de ses hommes pour l'honneur de la Patrie et de sa famille.

- Garde à vous ! Répéta, le sergent tout en se dressant pour le saluer en même temps que l'ensemble des hommes à l'entrée de la casemate.

- Repos ! Y a-t-il un boucher parmi vous ? Demanda t-il.

- Des bouchers ? Y en a partout des deux côtés des barbelés ! Ironisa, Jules, un faubourien de Belleville, qui, tout le temps de la partie, s'était tenu derrière eux à les regarder jouer.
- Je ne veux pas entendre ce genre de réflexion. Je répète. Y a-t-il un boucher de métier parmi vous ? . Prosper avait levé la main.
- Moi. J'en suis.
- Comment vous appelez-vous ?
- Caporal Vacher. Mon Capitaine. Répondit-il.
- Alors ! Suivez-moi, caporal. J'ai une mission pour vous !
- A vos ordres, mon Capitaine.
- ...Qui c'est qu'avait la dame de pique ? Demanda, l'un des joueurs
- C'est le gars de Néant,\* le caporal Vacher qu'avait la dame de pique ! Dit Kervanec, un gars de Paimpol, après que celui-ci, le fusil à l'épaule, eut disparu dans l'ombre, derrière son capitaine en direction du fort.
- Il a intérêt à faire gaffe à ses fesses à présent !...

Prosper Vacher avait bien entendu. Cela ne lui fit ni chaud ni froid. Il s'en balançait bien. Il n'était pas superstitieux. Il suivit l'officier jusqu'à son quartier, une table bancale dans un modeste coin éclairé par une lampe à carbure.

- Voilà bientôt huit jours qu'on est sans ravitaillement. On manque de viande. Il s'agit d'en récupérer ce que vous pourrez sur deux chevaux qui viennent d'être tués par un obus près de la ferme de la Creute à l'entrée du village. Ils étaient attelés à un plateau de munitions. Heureusement qu'ils redescendaient à vide après nous avoir livrés. Ça aurait fait un sacré feu d'artifice ! Ramenez de la viande pour la bouffe de ce soir. On en a tous besoin.
- Oh oui ! Mon Capitaine.
- Prenez deux volontaires avec vous. Voyez la roulante et qu'on vous donne des couteaux et une bâche pour envelopper la viande !

Vacher retourna vers la roulante et demanda deux volontaires pour l'escorter.

- Moi, j'en suis si t'es d'accord ! Intervint la voix traînante du parigot
- Y en a-t-y un autre qui veut v'nir ? Demanda le boucher à la cantonade. Comme aucun n'était partant, le sergent Bilois désigna le gars de Paimpol.
- Kervanec va y aller ! Répondit-il pour lui.

Dans les minutes qui suivirent, musette en bandoulière et fusil à l'épaule, les trois fantassins avaient pris le chemin de Laffaux en direction de la ferme de la Creute, ou de ce qu'il en restait. L'idée de sortir n'était pas rassurante. Les lignes ennemies étaient proches depuis la dernière offensive. L'artillerie allemande n'avait cessé de les canarder au hasard, de temps en temps, pour éprouver leurs nerfs. Un obus pouvait arriver à tout moment. Il s'annonçait par un sifflement. On pouvait suivre sa trajectoire et le voir piquer du ciel, plongeant comme un corbeau. Suivait, le fracas de son explosion sur le sol d'où

---

\* « Néant sur Yvel » petit bourg dans Brocéliande au centre de la Bretagne.

jaillissaient des gerbes de terre et de flammes alors que se produisait une grande secousse qui déferlait comme une onde.

Un peu hâbleur mais courageux, le gars de Belleville se vantait d'avoir fait quelques coups avec une bande d'apaches de son faubourg, « ...Mais toujours en prince, sans jamais de sang ! ». Disait-il. La seule fois qu'il s'était fait alpaguer par les "cognes", c'était pour se retrouver embrigadé au régiment.

Sur la route les trois fantassins, musette au cou et fusil à la main, se devaient d'être prudents. Soudain les balles d'un Mauser, tirées depuis les ruines d'une grange à deux cent mètres plus haut, sifflèrent à leurs oreilles. Ils se jetèrent dans la gadoue et rampèrent jusqu'à un talus pour se mettre hors de vue du tireur.

- Putain ! Elles sont pas passées loin ! S'exclama, Jules. Heureusement, ils n'ont pas le compas dans l'œil. Faudra quand même faire gaffe au r'tour !

Ils accélèrent le pas et longèrent les ruines de ce qui avait été un village, carcasses noires, les pans de murs encore debout. Image d'un dieu absent : le toit de la petite église désertée par ses saints s'était effondré, les chevrons de sa charpente pendaient comme des côtes brisées, accrochées à leurs vertèbres. En dehors des cadavres de soldats qui de fait sans patrie, le corps couvert de neige, ils ne croisèrent âme qui vive, avant qu'ils ne trouvent les cadavres des chevaux. Un trou d'obus avait bouleversé le chemin par un large cratère.

- Ca, j'vous parie que c'était du 210 ! Dit le Parigot

Le chariot avait une roue arrachée. Son plateau s'était effondré dans le fossé. Les deux percherons étaient couchés sur le côté. L'un retombé sur le brancard l'avait cassé en même temps que le timon. Ils avaient les pattes raides et les flancs gonflés . ils gisaient dans leur sang sur un tapis de velours cramoisi qui contrastait avec la neige.

Le boucher examina en professionnel ce qu'il y avait de bon à tirer des deux carcasses. L'un avait la panse et le haut des arrières arrachés. Eclaté par l'explosion, il dégageait une odeur pestilentielle. Rien à première vue n'était récupérable. Le second égorgé à l'encolure gardait encore dans sa plaie un éclat d'obus, mais le reste du corps semblait en bon état. Une bouffée de gaz nauséux s'échappa quand Prosper l'éventra, libérant les entrailles qui se déroulèrent sur le sol. Il lui préleva le foie constatant qu'il serait consommable :

- Grâce au froid, n'a point eu le temps de se décomposer !

- Mais qu'est ce que ça peut chlinguer !... Dit Jules en se bouchant le nez

- Dam ! La mort, ça n'sent jamais bon... Puis le boucher trancha la langue aux deux chevaux.

- C'est des bons morceaux. Ca s'perd point ! Dit-il en les déposant sur la bâche.

Après l'avoir désossée, il préleva dans l'épaule du percheron resté intact, une large part de viande et la totalité du filet. Cela faisait un bon quart d'heure déjà que les trois hommes tels des charognards s'activaient autour des carcasses.

- Faudrait peut-être se presser si on ne veut pas s'faire descendre ! Fit remarquer Kervanec.

Vacher préleva un dernier morceau :

- Voyez, les gars ! Ça c'est du filet mignon ! On va se l'garder pour not' pomme ! Dit-il.

Cinq minutes plus tard, les prélèvements effectués, les trois fantassins prirent sans plus tarder le chemin du retour. Vacher avait fait le travail. C'était à présent aux deux autres de s'atteler à remonter leurs trente kilos de viande dans la bâche. Un filet de sang s'écoulait dans la neige en traçant leur passage comme un long ruban rouge déroulé derrière eux. Ils s'arrêtent dans les ruines du village cherchant une cave épargnée ou resteraient encore des bouteilles de vin. C'est Jules qui le premier découvrit la cachette. En fouillant derrière les pans de murs et parmi les gravats il avait dégagé l'entrée d'une cave en partie effondrée.

- Venez, les gars, j'ai dégoté du champagne !

Dans un casier au milieu des bouteilles brisées, il en restait une vingtaine encore intactes qui avait survécues aux bombardements. Ils ne purent emporter que la moitié dans leurs musettes.

- Ca vaudra la peine qu'on y revienne dès fois qu'on s'rait encore là dans la semaine ! Leur dit Jules avant de sortir.

- Tu s'ras volontaire si tu veux, mais ne compte point sur moi ! Avait répondu Prosper.

A la sortie du village, ils prirent soin de se camoufler pour éviter de s'exposer une nouvelle fois au tir des boches. Ils passèrent à cinquante mètres de deux cadavres tombés l'un sur l'autre.

- Eh ben ! ceux là, ils les ont pas ratés ! Ca vient de se passer... Ils n'étaient pas là quand on est descendu.

- C'est p'têt ben nous qui sans le vouloir avons servi aux boches à mieux régler leur tir !

- Saleté de guerre ! Jura le Parigot.

Leur retour ne fut pas facile. Ils ployaient sous leur fardeau. Leurs godillots dérapaient sur la glaise du raidillon caillouteux et boueux sous la neige. Soudain un coup de feu claqua qui culbuta Kervanec sur le dos et la bâche avec lui, se vidant de son chargement.

- Bon Dieu ! J'suis blessé ! Cria-t-il angoissé.

Ses camarades s'étaient couchés si tôt dans la gadoue. Ils rampèrent vers lui pour le tirer par les jambes jusqu'à un trou d'obus à proximité.

- Faites gaffe. Je saigne ! leur dit-il Essayant de se tâter le dos.

- Quand ils se furent renversés dans le trou, à l'abri du feu de l'ennemi, le caporal Vacher examina le blessé avec une maîtrise d'infirmier, jusqu'à ce qu'il le rassure :

- Bah mon gars ! C'est point du sang, c'est du champagne ! Lui dit-il sur un ton plaisant. Tout juste un peu de sang d'une éraflure sur ton bras et une petite plaie derrière l'épaule due à tes bouteilles cassées. Tu vas pas mourir pour ça !

Kervanec se redressa avec précaution en se laissant glisser dans l'entonnoir pendant que Jules, couché sur rebord du trou, fusil pointé, surveillait les alentours. Le soi-disant blessé but le contenu du champagne qui

restait d'un culot bouteille l'aidant à reprendre ses esprits, et se délesta de son sac à dos brinquebalant de verres cassés et dégoulinant de mousse pendant que son camarade Vacher qui l'avait suivi jusqu'en bas lui appliquait deux pansements sommaires avec la trousse de secours qu'il avait dans sa musette.

- Faut qu'on aille les déloger, ces putains de boches ! Leur cria, Jules, en se tournant vers eux.

- Pas question ! Répondit le boucher. Not'mission est de rapporter la bidoche !

- Comme tu veux. Mais faut pas qu'on traîne ! Conseilla le gars de Belleville qui s'était retourné vers eux. Regardant de plus près, vers le fond du trou, il remarqua que les godillots de ses copains s'étaient enfoncés dans une glaise poisseuse, une bouillie rosâtre de débris et de tissus mélangés à la boue...

- Mais c'est de la viande d'homme ! s'exclama t-il, désignant des lambeaux de chair collés à leurs leggings. Vacher, horrifié, releva ses pieds. Il venait de pécher une main qui pendait à un lambeau comme un crabe pris au filet.

- Regardez ! Elle a encore son alliance à un doigt. Fit remarquer le gars de Belleville qui se pencha pour la lui retirer.

- Qu'est c'qu' tu fais ?

- Ben ! N'en a plus besoin .

Sa réponse se passa de commentaire. Décollant leurs godillots du fond du cratère, les trois hommes étaient remontés vers la surface.

- On va s'déboucher une bouteille pour nous r'mettre de nos émotions ! Proposa Vacher. Il avait sorti de sa musette une des quatre bouteilles qu'il portait . Jules lui dit :

- Passe-la moi. J'vais la déboucher. Le champagne, ça me connaît ! Il s'était assis sur le versant du trou. Il fit sauter le bouchon d'un tranchant de sa baïonnette, faisant jaillir la mousse autour de lui. Il en but goulûment avant de passer la bouteille à ses potes.

- Pour une fois qu'on a un peu de bon temps, profitons z'en ! Et regardant le fond, il fit simplement la remarque :

- Ben ! En tout cas, celui-là n'a pas dû la sentir v'nir !...

Ils avaient débouché une deuxième bouteille qui fut vidée à tour de rôle, puis une troisième, faisant sur eux un effet euphorique.

- Ça passe mieux que la piquette de la cantine ! Et c'est autant que les boches n'auront pas...

- Deux minutes et on repart. Le temps d'en fumer une !

Les trois hommes, indifférents au mort, avaient sorti leur pipe. Ils se passèrent du tabac. Jules frotta son briquet et aida Prosper Vacher à allumer son brûle-gueule. Mais Kervanec qui avait le champagne triste, se ravisa et refourra sa pipe dans sa poche.

- Décidément, j'n'avons point l'cœur à fumer ! Reconnut-il encore secoué.

Les viandes avaient été nettoyées sommairement et replacées dans la bâche.

Ils reprirent leur chemin avec prudence, en rampant à moitié, pour ne pas être repérés. Quand un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent le cœur en joie

à la grotte aux munitions, averti, le capitaine vint les féliciter devant leurs camarades contents de leur retour.

- Caporal Vacher, expliquez moi ce qui a l'air de vous réjouir autant. Je dirai que vous sentez le vin ?

- Ben ! Mon capitaine ! C'est que... on a croisé la Champagne en route !

Jules et le boucher, l'air éméché, s'étaient délestés de leurs musettes mettant à jour les cinq bouteilles restantes qu'ils posèrent sur la caisse de munitions qui leur avait servi de table de belote.

- Je vois ça ! Si c'est pour la compagnie, vous avez bien mérité, soldats !...dit-il débonnaire pour une fois. Mais il importe que vous ne perdiez pas de vue le viseur de votre fusil.

- Mon capitaine, pour ce qui est de la viande, on va manquer de bois et on n'a plus de charbon. La roulante est hors d'usage depuis la dernière attaque.

- Débrouillez-vous ! Allumez les braseros avec le bois que vous trouverez. Vous ferez cuire la bidoche en brochette à la pointe des baïonnettes.

- Mon Capitaine ! Je sais où je peux trouver du bois. Dit le parigot.

- Eh bien, allez-y ! Qu'est-ce que vous attendez ?

Le capitaine retourna dans son quartier, emportant une bouteille avec lui. Les hommes avaient brisé quelques caisses vides de munitions. De quoi faire partir un feu sur un fond de paille humide qui eut du mal à s'enflammer. Les fantassins s'étaient regroupés autour, tenant un bout de viande embroché. Ils allaient pouvoir se réchauffer et manger à leur faim. Un peu plus tard, Jules revint dans la casemate avec dans les bras quatre croix.

- Je vous ai trouvé du bois. Dit-il.

- Mais ce sont des croix. T'es pas fou ! On ne va pas faire du feu avec des croix ! S'exclama, Prosper, choqué par son acte blasphématoire.

- Tu les as prises sur des tombes, derrière le fortin ? Dit un fantassin.

- Eh alors ! Y a pas de nom dessus. C'est des inconnus. Devant nous, y en a plein des nôtres qui sont sous la terre et qui n'ont pas de croix. A la prochaine attaque, toutes ces croix seront pulvérisées ! Monsieur voudrait un cimetière bien propre et en ordre. Du con ! Tout le pays est un cimetière qui n'a plus de croix.

- Il a pas tort ! Dit un sergent. L'Bon Dieu nous a oublié. C'est sûr ! Y a que l'enfer autour de nous. Alors les croix, tu peux les casser !

Les fantassins les brisèrent à coup de talon de leurs godillots.

- Retourne et ramène en d'autres. Si c'est pas pour manger, ce ne s'ra pas de trop pour se chauffer !

- Faudrait peut-être demander au Capitaine ! Suggéra Vacher.

- T'occupe ! Répondit, le parigot. Il a dit de trouver du bois. Ça, c'est du bois et rien d'autre...

- Mais c'est sacré. C'est quand même le Bon Dieu !

- Le Bon Dieu ? Où c'est qu'tu le vois ? Il est mort avec les copains !

Un peu plus tard quand l'officier revint au milieu de ses hommes, Prosper avait coupé un bon pavé cuit juste à point. Il l'exposa au brasero avant de le passer au capitaine dans une gamelle.

- Merci, caporal ! J'espère que tous auront d' quoi manger c' soir.
- Manque ceux de la 3<sup>ème</sup>, mon Capitaine. Le boyau d'accès à leur tranchée est effondré depuis la dernière offensive.
- Vous faites bien de me le rappeler. C'est la section qui a eu le plus de pertes. Raison de plus. Ils ne sont plus qu'une dizaine. Je n'ai eu que trois nouvelles recrues en renfort. Vous allez leur porter de la viande dans une musette. En passant par les vagues de terre, vous devriez être à l'abri des tirs des boches.

Le caporal Vacher avait rempli sa musette de cinq kilos de viande. Il suivit le boyau jusqu'à un éboulis. La fonte de la dernière neige avait en partie déterré deux cadavres pris sous l'effondrement de claies et de poutres. Il en sortait un bruit étrange. Un des corps avait un large trou dans le dos. Il aperçut avec horreur deux rats en train de le dévorer de l'intérieur. Il pointa son lebel et tira par deux fois, à bout portant.

Dans la tranchée de la 3<sup>ème</sup> section, le soldat Le Ny était encore imberbe et ne devait pas avoir plus de 18 ans. Il faisait partie des jeunes recrues arrivées en renfort et assurait son tour de garde pour sa première mission. Il dirigeait son fusil vers les lignes d'en face par un créneau entre deux sacs de sable. Déjà rôdait, le crépuscule. Face à lui, le soleil était rouge comme un boulet de feu sur le point de tomber dans une mer de sang.

Venant au devant de lui, Vacher, plié en deux, avançait en saut de puce, de trou d'obus en trou d'obus butant de temps en temps sur ce qui pouvait être des racines ou des ossements à l'abandon. Par-dessus le parapet, la pointe des baïonnettes de la 3<sup>ème</sup> section perçaient comme des jets de jonquilles annonçant le printemps.

- Halte ! Qui va là ? Cria le fantassin Le Ny que les deux coups de feu avaient alerté. Il aperçut dans le contre jour du soleil couchant la silhouette d'un soldat plié en deux qui venait au devant de lui, sautant par petit bonds, une musette à la main.

- C'est de la bidoche ! Avait crié Prosper en glissant sur la glaise, la voix couverte par les résonances des obus et des mitrailleuses au loin.

Le doigt tendu sur la gâchette tira. Le brutal claquement sec du coup de son fusil surprit Le Ny qui trébucha sous le recul. Prosper, en face, sentit au niveau de l'estomac un choc pareil à ce qu'éprouve un gardien de but qui bloque un penalty. Il n'eut pas mal si ce n'est au bas du dos quand il retomba deux mètres en arrière, les jambes prises d'un tremblement frénétique. Il vit son ventre fumer et il y mit les mains. Elles étaient poisseuses de sang. Une odeur nauséabonde et la chaleur tiède de ses viscères à nu sortaient de son abdomen qui lui rappela celle des veaux éventrés dans son abattoir. Instinctivement, il essaya de les ramasser pour les rentrer dans la poche entr'ouverte. Mais, déjà la nuit lui tomba dans les yeux alors que résonnait dans sa tête la cloche infernale d'un glas. Il ouvrit la bouche pour crier, mais l'espace d'une seconde il était mort avant même que ne sorte son ultime appel dans un silence inattendu, en même temps que sur son visage se glissait comme un sourire, suprême soubresaut de son âme avant qu'elle ne s'envole.

Des flocons de neige tombaient avec le crépuscule, se posant comme des mouches blanches sur ses yeux ébahis qui déjà se gélifiaient. La détonation avait mis en alerte la tranchée. « Qu'est-ce que t'as fait ?... »

- Je viens de tuer un boche ! Dit fièrement le jeune fantassin.

- Non. Malheureux ! Tu as tué un des nôtres. Lui cria, son adjudant, le secouant brutalement en lui poussant la tête à travers le créneau. Regarde son casque ! Ce n'est pas celui d'un Allemand !

- Mais j'ai entendu des coups de feu. Et tout de suite après je l'ai vu se ruer vers moi quand quelqu'un de la tranchée m'a crié : « C'est un boche. »

- Du con ! C'est lui qui te criait : « D' la bidoche ! »

- Je vous jure, j'ai entendu : « C'est un boche. »

L'adjudant de la 3<sup>ème</sup> section avait chargé deux de ses hommes d'aller hors de la tranchée au secours du soldat qu'il espérait encore vivant. Prévenu, le Capitaine de Bolieux arriva quelques minutes plus tard.

Le jeune homme pleurait. « J'ai pas voulu, mon Capitaine. Y avait le soleil. J'y voyais goutte. J'ai cru qu'il nous balançait un sac de grenades !

- ...Et c'était de la bidoche ! Lui répéta l'adjudant en lui balançant la musette sous le nez, qui entre temps venait d'être récupérée avec le corps allongé sur un brancard sur lequel on avait posé une couverture et qui s'imprégnait de sang dont la tâche en son milieu s'élargissait de plus en plus. Le brancard était entre les hommes sur la fange de la tranchée. L'officier s'était approché. Il découvrit le visage et reconnut aussitôt son boucher.

- « Il est mort ! » Lui dit l'adjudant .

- C'est pas de chance ! On ne va pas le laisser là ! Qu'on le remmène dans la « creute » aux munitions dans son unité. On verra demain si possible pour transporter le corps à l'arrière. Dit-il sans autre oraison funèbre.

La nuit était tombée sous de faibles rafales de neige recouvrant la terre et les morts d'un mince linceul blanc. On pouvait voir, entre les voiles de nuages, quelques étoiles qui brillaient. Dans la nuit, l'ordre avait été donné d'une contre-attaque pour le lendemain matin à 8 heures, dès la fin d'un tir de barrage prévu au gaz moutarde.

- On va leur rendre la monnaie de leur pièce ! Avait fait savoir le général de division à ses officiers.

Avant la levée du jour les fantassins étaient prêts sur toute la longueur des tranchées. Harnachés dans leur capote, casqués, le masque sur le visage, leur fusil, baïonnette au canon. Le Capitaine passa devant ses hommes pour les encourager. Les chefs de section avaient l'œil sur leur montre. Encore 3 minutes avant le coup de sifflet. Un dernier regard sur une photo...2 minutes. La peur au ventre. Un signe de croix. Trente secondes... Horrible attente du condamné sur la planche de l'échafaud. Les roulades de sifflets se répercutèrent dans les tranchées, donnant le signal de l'assaut.

Les hommes passèrent les parapets courant droit devant, pliés en deux vers un ennemi invisible qui se manifestait par les balles cinglantes des mitrailleuses, et des geysers en gerbes de sang qui faisaient gicler la boue autour d'eux. Plus ils approchaient des gueules de feu, plus les déferlantes humaines

s'effondraient l'une après l'autre, pareilles aux vagues sur la grève. Des têtes roulaient comme les boules d'un jeu de quilles. Les obus déterraient les cadavres anciens auxquels venaient se mêler les hommes qui allaient mourir dans une décharge nauséuse de débris de squelettes, de ferraille et d'armes rouillées.

Vers midi, un renversement de l'attaque avait obligé les Français à reculer et le capitaine de Bolieux s'était retrouvé dans la tranchée pour défendre la casemate. En un instant suspendu, il se trouva face à un Hauptmann de la Landwehr.

Les deux malheureux se fixèrent d'un regard pétrifié avant de s'embrocher réciproquement.

Et il y eut un rayon de soleil qui, tombant du zénith, traversa les corps en même temps que le tranchant de leurs baïonnettes, comme s'il eut agi d'un signe du courroux de Dieu... Liés comme des frères siamois par le sang et leurs armes, ils furent surpris à genoux par la mort, leurs bustes droits appuyés contre le muret de la casemate. Le sang faisait tâche sur les gants blancs des deux officiers. Ils restèrent ainsi dans leur posture pantelante sans qu'on y prenne plus garde jusqu'à la fin du combat...

Quand avant que ne tombât la nuit, un obus tiré du camp d'en face, guidé par le hasard, entra dans la casemate et percuta la réserve de munitions, il s'en suivit une gigantesque explosion dans un grand feu d'artifice qui bouleversa les environs, enfouissant pour l'éternité les occupants de la grotte.

On renonça à relever les corps trop enfouis sous la terre, hormis ceux des deux officiers qui à l'entrée de la casemate se révélèrent en un magma de calciques si étroitement soudés qu'il fut impossible de les séparer. Depuis ils demeurent en ce lieu d'un immense cimetière sur lequel la nature a repris ses droits.

Le temps est passé sur le Chemin des Dames. De la casemate, il ne reste rien qu'une butte de terre sauvage sur laquelle, au printemps, poussent, des jonquilles les plus belles du voisinage que les enfants viennent cueillir pour les vendre au marché de Craonne, et auxquelles ils donnent le nom de « jonquilles du boucher », sans en connaître la raison si ce n'est que leurs pétales blancs sont pigmentés de légères taches d'une couleur de sang.

© Roger-André Halique, 2011

<http://poesiehalique.free.fr/>